

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode n'a jamais été moins absolue qu'elle ne l'est cette saison, et nous constatons avec plaisir qu'elle laisse un libre essor à l'initiative personnelle.

Il y a des toilettes qui ne conviennent qu'aux femmes minces et leur donnent de l'ampleur et de l'élégance : à celles-là de les choisir. D'autres toilettes, au contraire, n'ont pour but que d'amincir et d'allonger les femmes un peu fortes : celles-ci auraient donc grand tort de n'en pas profiter. En général, les longues polonaises bien ajustées, avec draperies harmonieuses, ainsi que les cuirasses à longues basques emboitant complètement le buste, semblent destinées de préférence à l'embonpoint ; tandis que les corsages demi-ajustés, serrés à la taille par une ceinture, les blouses flottantes et les polonaises demi-cintrées conviennent, sous tous les rapports, aux femmes d'une sveltesse par trop idéale. Les écharpes nouées derrière paraissent avoir été créées exclusivement pour ces dernières ; les autres doivent se contenter des tuniques formant long tablier et drapées très en arrière.

Ces longues tuniques ont beaucoup de genre : lorsqu'elles sont d'un tissu épais, elles peuvent se passer de garnitures ; mais pour les étoffes légères, les plissés en tissu semblable ou bien en faille sont tout à fait indispensables.

Avec le cachemire, nous ne saurions trop conseiller les franges perlées ou non, qui donnent aux drapés l'aspect harmonieux de l'antique. Décidément les broderies, franges et galons ornés de perles d'acier bleuté commencent à faire une sérieuse concurrence au jais, dont la vogue pourrait bien ne pas durer aussi longtemps que nous le présumons : on en portera tout l'été, mais il est plus que probable que, l'hiver prochain, les élégantes en seront fatiguées. Encore une fois, après cette apparition éblouissante, le jais serait abandonné exclusivement aux toilettes de deuil, jusqu'à ce qu'une

fantaisie nouvelle de la mode le remette en faveur. On voit déjà bon nombre de costumes élégants, surchargés de broderies et de garnitures perlées d'acier bleuté, qui produisent vraiment le plus heureux effet du monde ; mais nous préférons de beaucoup ces perles sur le bleu pâle ou le bleu foncé que sur la soie noire : l'effet en est plus séduisant.

En ce genre, voici une toilette remarquée à l'Exposition de l'Alsace-Lorraine :

— Jupe de faille bleu-marine, garnie devant de bouillonnés plissés et coulissés ; les côtés et le derrière de la jupe sont composés de larges plissés de haut en bas, comme les jupes écossaises des costumes d'enfants. Long tablier de cachemire de l'Inde bleu, orné de broderies perlées d'acier bleuté et de deux rangs de franges assorties. Gilet de faille bleu-marine très-long. Veste *Incrovable* en cachemire de l'Inde, à larges revers ; broderies de perles bleues sur les revers, autour de la casaque, sur les parements des poches et des manches. — Chapeau assorti à la toilette, avec agrafe perlée, retenant une touffe de fleurs mélangées.

Ces vestes *Incrovables* constituent la haute nouveauté de la saison : elles se porteront l'été avec des gilets de piqué blanc ; mais, comme elles sont un peu excentriques, il n'y a certainement que les femmes très-élégantes qui devront les adopter. Les femmes raisonnables ne



P. N° 208. — CHAPEAU MOLDA.

doivent choisir que les formes de robes et confections modérées, par cela même plus durables que les autres.

Nous avons remarqué que les manches de robes et costumes variaient de formes à l'infini. Ce sont les manches bouillonnées en dessus et unies dessous qui ont le plus de succès pour les costumes négligés ; manches Louis XV, Médicis, revers Louis XIV nous paraissent destinés aux robes habillées. En résumé, les revers jouent un grand rôle dans la mode cette saison, soit aux manches, soit aux corsages et aux petites ca-

saques ajustées qui servent de confections ce printemps. Il en faut partout.

Nous conseillerons, en fait de tissus, les laines beiges comme étant d'un usage excellent pour costumes de fatigue et de voyage. On les garnit de boutons d'acier poli ou d'argent oxydé. Le genre de ces costumes négligés consiste dans la coupe et les drapés. Il en est de même des étoffes négligées d'été, qu'il faut faire aussi simplement que possible. Nous voulons parler de l'oxford et des tissus de fil, dont la fabrication a fait d'immenses progrès.

Comme nous le disions dernièrement, on arrive à composer de charmants costumes avec le mohair; la soie s'emploie de préférence pour les garnitures: on en brode les volants, les biais, les revers, les parements. Avec les étoffes légères et vaporeuses, le jupon de soie est indispensable; les quadrillés noirs et blancs et les écossais sont d'un joli effet avec le mohair et la grenadine de laine de toutes nuances.

Revenons aux cuirasses. On ne saurait se douter de la commodité de ce vêtement; non-seulement il donne de l'élégance à la taille, mais il permet d'utiliser les robes encore fraîches dont les corsages sont usés. Ajoutons que les cuirasses vont mieux encore avec des manches non pareilles qu'avec manches semblables; ainsi, en été, par les grandes chaleurs, les manches de dentelle, de tulle perlé ou de grenadine de soie devront remplacer les manches ordinaires; elles donnent plus d'élégance aux cuirasses de faille noire dont la vogue ne fait que commencer à croître, à mesure qu'on en comprend l'utilité. Les élégantes se font faire des cuirasses de toutes couleurs, qu'elles porteront avec les robes d'été; rien de joli comme une cuirasse de couleur claire sur une jupe à traîne, de mousseline blanche ou de gaze de Chambéry.

Il est bien entendu qu'il n'y a de possible en été, en fait de coiffures de soirées, que les fleurs naturelles; seules, elles sont adoptées, avec raison, par les élégantes, les fleurs artificielles étant exclusivement réservées à l'ornement des chapeaux et aux coiffures d'hiver.

Le foulard fait florès cette année; on en compose d'adorables toilettes printanières, complétées par un foulard assorti garnissant le chapeau, et le foulard de poche à bordure de même teinte. Mais si les foulards ont du genre sur les chapeaux de paille, il faut veiller à ce qu'ils soient posés avec goût et distinction.

LOUISE DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 208.

(Voy. page 241.)

Chapeau de voyage en grosse paille anglaise (forme Molda), bordé de velours noir et garni de plissés de gaze écru et de biais de velours noir. Echarpe de gaze écru, oiseau des îles, ailes déployées, posé de côté.

Description de la planche coloriée n° 1144.

TOILETTES D'EXCURSION. — 1. Jupe de faille bleue, garnie devant d'un volant froncé de 40 centimètres surmonté d'une torsade retenue par des pattes et des boucles d'acier, haute tête tuyautée. Tunique de sicilienne gris tendre bordée d'un liséré bleu, boutonnée devant et drapée derrière. Corsage à basques plates avec gilet de faille bleue, pattes bleues retenues par des boucles et posées en travers; col montant derrière et rabattu devant, colerette de dentelle à l'intérieur, revers plissés en dessous et droits en dessus, ornés d'une même patte bouclée. — Chapeau de paille de riz bordé de faille bleue, avec plume grise rejetée derrière et guirlande de roses en dessous.

2. Toilette de foulard croisé écru; jupe de taffetas vert-réséda, plissée devant de haut en bas, garnie derrière d'une série de volants froncés et formant demi-traine; tunique unie bordée de faille vert-réséda,

boutonnée de côté et drapée derrière inégalement de chaque côté. Corsage à basques plates bordées de faille blanche, col montant et rabattu derrière en col marin; même bordure de faille au col et aux manches. — Chapeau de paille anglaise à passe relevée d'un seul côté par un nœud de velours marron, large plume écru rejetée derrière, torsade et nœud de ruban vert.

LES BIJOUX EN VOGUE

A propos de bijoux, dans une magnifique et terrible apostrophe, Isaïe s'adressant aux filles d'Israël, qui cherchent à être plus belles en s'attachant aux oreilles l'or de la Phénicie et les perles d'Ophir, leur crie: « Vous êtes la ruine d'Israël! »

Je ne suis pas prophète — puisqu'on ne saurait l'être que hors les frontières de son pays — et je n'ai pas la moindre intention de prétendre que des pendants d'oreille de telle ou telle forme, de tel ou tel métal, soient une cause de dépérissement absolu pour la patrie française. Cependant, il y a quelque chose à dire sur le caprice de la mode qui pousse vers les oreilles de nos mondaines, sous prétexte de pendants, toute la ménagerie du Jardin d'acclimatation et tous les ustensiles du Bazar des ménages. Ce ne sont que singes et marmites, lézards et lustres avec leurs bougies, coléoptères et cages d'oiseau avec leur hôte emplumé dedans, tortues et pelles et pincettes, que sais-je encore?

Je comprenais encore, malgré leur volume, les pendants d'oreille renouvelés des bijoux étrusques du musée Campana ou des modes d'Athènes et de Rome qui avaient la vogue en ces dernières années. Il y avait un certain cachet artistique dans la résurrection de ces vieilleries, qui en excusait la forme massive et quelque peu disgracieuse. Mais à quoi répondent les innovations grotesques que je viens de vous citer?

Dimanche, aux courses, dit le *Sport*, une des femmes le plus en vue de la colonie étrangère, portait aux oreilles deux étriers d'or volumineux, évidemment inspirés par le milieu hippique où elle les produisait. J'avoue que cet amour de la couleur locale m'a paru singulièrement excessif. Vous imaginez-vous, en effet, à quelle bizarre grammaire ces étriers ne pouvaient pas donner lieu entre la dame et ses interlocuteurs? Quelles métaphores risquées cet appendice de la vie de cheval n'amenait-il pas aux lèvres? Et puis, et surtout, où se trouve la véritable élégance dans le fait d'avoir aux oreilles des étriers dont la forme est si peu en harmonie avec cette situation?

D'autres femmes portaient des cascades de rondelles d'or qui suggéraient l'idée d'une pluie de pièces d'or, je veux dire de pièces ayant cours, de louis et de napoléons. Cette fois-ci, ce n'était plus l'effrayant prophète hébreu, c'était Juvénal, le satirique romain, qui appelait l'invocation. Il a crié, vous le savez, avec la plus louable éloquence et une énergie aussi héroïque que stérile, contre tout ce qui peut corrompre l'œil de la femme, et, en première ligne, il plaçait l'or et l'argent monnayé. Ces pendants d'oreille, qui éveillent la pensée du luxe à tout rompre, sont donc encore une chose à condamner par le goût.

Mais ce n'était point tout. Une jeune et gracieuse femme du monde militaire, étalait à ses oreilles des pendants ayant la forme d'une paire d'épaulettes. O Parisiennes, vous qui, d'ordinaire avez un jugement si sûr et tant d'esprit dans le choix de ce qui peut vous embellir, est-il possible que vous consentiez à vous fixer aux oreilles des épaulettes de guerrier?...

C'est à nos notoriétés élégantes, aux femmes d'un goût reconnu par tous si achevé, qu'il fait loi dans l'empire de la mode, que je m'adresse pour faire rentrer dans l'écrin toute cette bijouterie bonne pour les personnages allégoriques des fêtes ou des revues de fin d'année.

B. S.

1. Coiffure de cuir noir et parapluie retenu par des boutons de cuir noir et ruban argent empoussié.

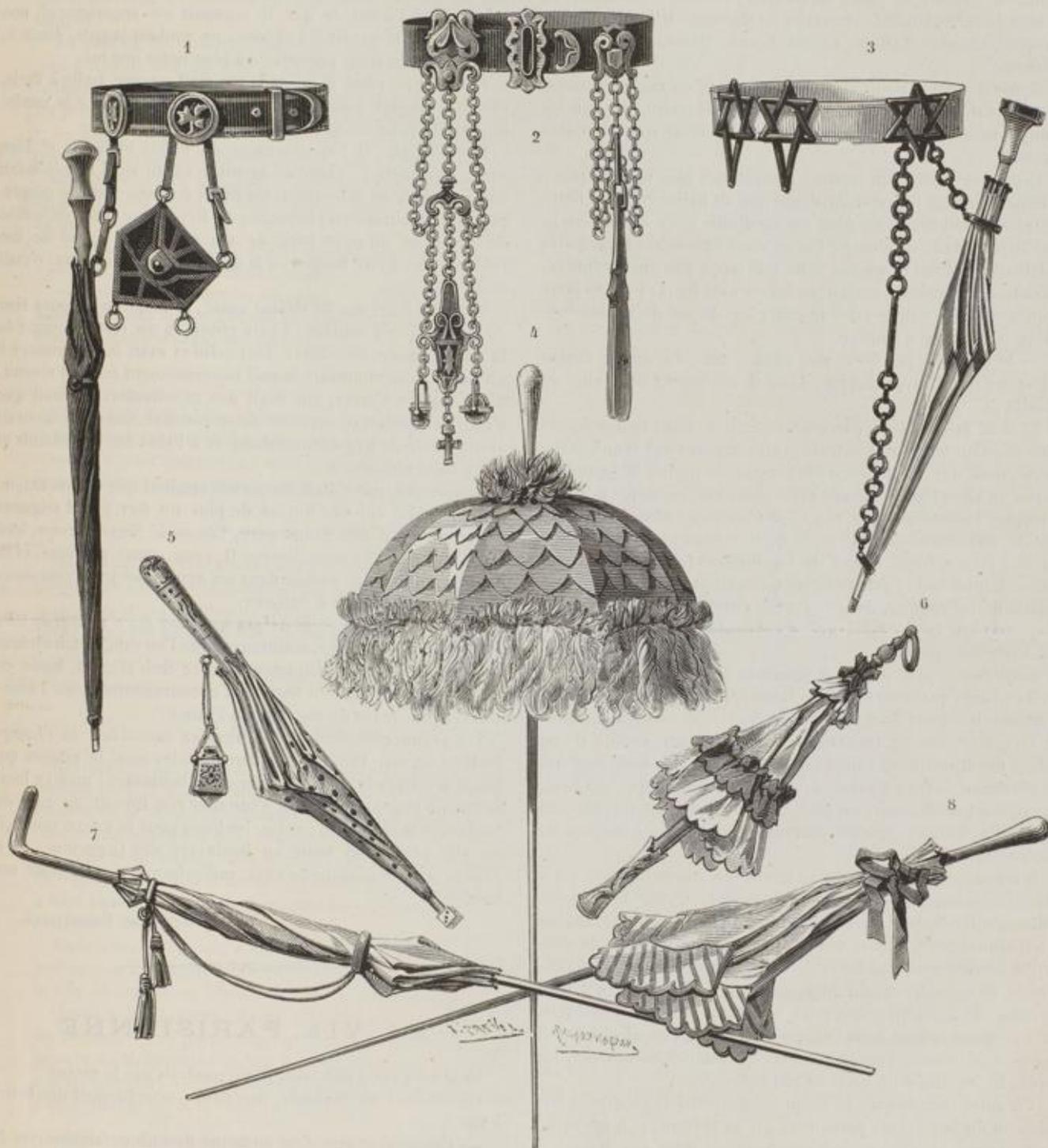


2. Grand éventail retenu — 3. Coiffure de cuir noir et ruban argent empoussié — 4. Coiffure Louis XV.

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 418).

1. Ceinture de cuir russe rouge à appliques d'acier, avec escarcelle et parapluie retenus par des lanières et des anneaux d'acier. — 2. Riche ceinture de cuir noir à motifs de vieil argent, châtelaine ancienne en vieil argent suspendant une montre, une croix et un flacon; de l'autre

toilette, et d'une haute frange de plumes. — 5. En-cas en tissu croisé et à pois, manche sculpté gros et rond. — 6. Ombrelle marquise pour voiture, en faille avec volants dentelés de deux tons, anneau dans le bout et manche d'ivoire. — 7. En-tous-cas formant canne, de soie marron, à



CEINTURES ET OMBRELLES

côté, grand éventail retenu par trois bouts de chaîne en vieil argent. — 3. Ceinture de cuir russe noir ornée de trois étoiles d'acier; parapluie retenu dans le haut et dans le bas par de grosses chaînes d'acier. — 4. Ombrelle Louis XV, composée de dentelés de faille assortie à la

manche courbé, anneaux de cuir à glands retenant l'étoffe à deux endroits différents. — 8. Grande ombrelle *Triomon* en foulard croisé écu ornée d'un volant rayé et dentelé écu et marron; nœud de ruban marron dans le haut.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Le Jockey-Club va, dit-on, faire poser dans ses salons les bustes de ses premiers fondateurs, qui sont : lord Seymour, le comte de Cambis, le comte Max-Carias, le comte Demidoff, le prince de la Moskowa, le chevalier de Machado, MM. Delamarre, Fasquel, Charles Laffitte, Ernest Leroy, Denormandie et de Rieussec.

Je me demande pourquoi, parmi ceux-ci, on oublie le major Fraser. Est-ce donc parce que cela ferait treize, et que ce compte néfaste est en horreur à cette société de sportmen élégante ?

Cependant ce fut un homme qui sut fort bien tenir sa place à Paris, pendant l'époque brillante qui vit naître ce club. Cette réunion faisait beaucoup plus parler d'elle alors qu'elle ne le fait aujourd'hui, et le major Fraser était une de ses principales originalités ; aussi la vogue, cette puissance des choses futiles, l'avait-elle adopté. On parlait de lui en tous lieux ; les uns pour l'applaudir, les autres pour le critiquer. Alfred de Musset lui-même s'était pris à l'aimer.

— Je ne peux pas faire mes choux gras du major Fraser parce qu'il est trop maigre, disait-il en riant, mais que de moelle !...

Et il en fallait alors, parce que c'était le beau temps de ces choses qu'on trouverait extravagantes aujourd'hui et qui, jadis, soulevaient des tempêtes d'enthousiasme parmi la jeunesse ; parce qu'alors tout le monde avait vingt ans, au moins pendant quelques instants dans sa vie, — je n'oserais affirmer qu'il en soit de même aujourd'hui — et qu'il existait ainsi un reste de passion pour ce qui sortait de l'ordinaire, fussent même des folies. L'intérêt de l'existence ne tournait pas, comme à notre malheureuse époque, dans le cercle étroit d'une pièce de cent sous, et toute la curiosité ne se concentrait point autour d'un petit scandale inédit.

Autrefois on était jeune, et jeunesse veut dire folie ; aussi le Jockey-Club, qui venait de se fonder, prenait-il pour sceptre une marotte. Pour inaugurer ce règne-là, douze jeunes gens de ce cercle, qui se trouvaient un soir réunis autour d'une table, firent une poule ainsi réglée : chacun des assistants qui se marierait devrait donner dix mille francs, ce qui eut lieu ; et, au bout de dix ans, un seul étant resté célibataire, les cent dix mille francs apportés successivement par les joueurs lui furent comptés.

Du reste, les archives du Jockey-Club fourmillent de paris singuliers engagés à cette même époque. Le comte de Châteauvillars, entre autres, paria que, monté sur un cheval anglais qu'il aimait beaucoup, il sauterait par-dessus la table du club toute servie ; mais madame de Châteauvillars, ayant été prévenue de cet extravagant engagement, et craignant qu'il n'en résultât un accident grave pour son mari qu'elle aimait fort, alla pendant la nuit dans l'écurie où était le cheval qui devait servir à cette belle prouesse et, en véritable Rhadamante, lui brûla la cervelle d'un coup de pistolet.

Un autre membre de ce même club, très-joli garçon et fort bien vu du beau sexe, paria que, s'il se mariait, il n'éprouverait aucune infortune conjugale pendant trois ans. Hélas ! il perdit si bien ce singulier pari, qu'il décampa au plus vite et s'en alla se cacher en Russie, pour éviter le ridicule qui ne lui aurait pas fait défaut à Paris ; mais, en même temps, il envoyait l'argent engagé sur cette niaise affaire.

Deux sportmen parièrent contre qui voulut tenir, qu'ils feraient monter leurs chevaux dans la salle de billard du club, et joueraient à cheval une partie. Les sommes d'argent engagées là-dessus furent considérables. Le major Fraser était un

des deux parieurs, et non-seulement le pari fut tenu, mais encore gagné aux applaudissements de tous.

Au milieu de toutes ces frivolités où il risquait son cou à chaque instant, le major Fraser trouvait encore le temps de donner culture à son esprit, et c'était un véritable puits de science. Il parlait toutes les langues et savait se faire aimer des gens de toutes les nations ; mais son ami préféré était lord Seymour, dans l'hôtel de qui il occupait un appartement, non gratis, car il le payait bel et bien, ne voulant jamais, disait-il, avoir une obligation pécuniaire à plus riche que lui.

Il faut dire aussi qu'alors la vie était encore facile à Paris, car on n'en était point, comme aujourd'hui, arrivé à la rendre impossible pour les modestes bourses.

Par exemple, si l'appartement du major était joli et bien situé, le mobilier chargé de garnir le susdit local ne répondait guère au prix de la location. Un lit en fer, une carte de géographie, une peau d'ours ; beaucoup de livres, une riche collection de bottes, et un petit baril de vin de Chypre garni de son robinet, afin d'être toujours à la disposition des visiteurs : c'était tout.

Un beau jour, son lit s'étant cassé, le major ne trouva rien de mieux que d'acheter, à prix réduit, à un certain comte de sa connaissance, une bière dont celui-ci avait fait hommage à un de ses amis mourants, lequel heureusement en était revenu. Et le major Fraser, qui avait des cauchemars, assurait que c'était la meilleure manière de se coucher, car on se trouvait ainsi, disait-il, très-bien emboîté et à l'abri des soubresauts et des chutes nocturnes.

Vous voyez que c'était un parfait original que ce bon major, si bien oublié aujourd'hui, et de plus un fort grand seigneur s'il en fut ; car son grand-père, l'écossais Simon Fraser, lord Lovat, fut décapité sous George II, pour crime politique, et sa noble famille, qui portait dans ses armes les trois couronnes antiques, fut obligée d'émigrer.

Je ne vois donc pas la raison qui peut faire mettre de côté le pauvre major Fraser, maintenant que l'on songe à faire trôner les têtes de tous les fondateurs de ce club élégant, fondé en 1833, sous les noms de Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France.

Les premières courses qu'il organisa eurent lieu au Champ-de-Mars en mai 1834, il eut pour premier local la maison qui forme le coin de la rue du Helder et du boulevard ; mais ce local devenant trop petit, il alla s'installer rue Drouot, au coin du boulevard Montmartre ; enfin, toujours pour la même raison, il est allé planter sa tente au boulevard des Capucines, où il paye la modeste somme de cent mille francs par an pour son loyer !!!

Comtesse de BASSANVILLE.

LA VIE PARISIENNE

Si je ne l'avais entendu, je ne voudrais pas le croire. C'était dans un magasin, une dame marchandait des boîtes à thé.

— Remarquez que c'est du laque de Chine, fait observer la marchande.

— Oh ! parbleu, se récrie l'acheteuse d'un air superbe, il n'est pas besoin d'aller si loin pour trouver de beaux laques. Rien qu'en Suisse.

Les personnes présentes ouvraient de grands yeux.

— Celui de Neufchatel entre autres, poursuit la dame avec autorité. On dit qu'il est superbe !

Je répète que je l'ai entendu.

Bavardage d'enfant.

Pour être l'ami de Toto, il faut se prêter à ses moindres caprices, être son second dans les jeux qu'il lui plaît d'imaginer.

Ces jours derniers, Toto ayant inventé le jeu de l'*Omnibus*, me pria de faire un voyageur. Je m'y prêtai d'assez mauvaise grâce, d'autant qu'un violent mal de tête me tenaillait les tempes.

Au bout de dix minutes, pendant lesquels le bambin imitait tour à tour le trot du cheval, la mauvaise humeur du cocher, le timbre et le sifflet du conducteur, sans oublier la perception du prix des places, avec distribution de correspondances :

— Palais-Royal, place des Victoires... cria-t-il. Les voyageurs pour le Louvre, changez de voiture!... *Pi-i-i-i-uit!*...

Je fis mine d'être arrivé et m'appretai à descendre de voiture, supposant être rendu — hélas! je ne l'étais que trop — au but de mon voyage.

— Tu t'en vas? me dit d'un ton boudeur le jeune Toto.

— Oui, je suis très-fatigué, vois-tu!

— Fatigué pour faire un voyageur?... Qu'est-ce que je dirai donc, moi, qui fais le cheval, la voiture, le cocher, le conducteur, et les autres voyageurs que toi!...

Un mot de Bébé bien nature.

Son père venait de le priver de dessert.

— Ah! c'est comme ça? s'écria M. Bébé indigné; eh bien! tu verras un peu, quand je serai grand et que tu seras petit!

On répétait devant mons Calino cette vieille vérité géographique que l'Italie a la forme d'une botte.

— J'en arrive pourtant, affirme le maître sot; eh bien, je vous avoue que ça ne se voit pas du tout!

A. Z.

THÉÂTRES

GYMNASÉ. — Le théâtre du Gymnase a interjeté appel du verdict dont, il y a dix ans, le public avait frappé l'*Ami des femmes*, de M. Alexandre Dumas fils; le public a purement et simplement confirmé son premier arrêt.

L'éclat et la vivacité de la forme n'ont pu sauver l'idée fautive du sujet, et la valeur littéraire de l'œuvre n'est point parvenue à faire passer sur son invraisemblance, son exagération et son manque d'intérêt.

Mademoiselle Pierson a eu un succès de robes, mais c'est tout ce que la sympathique comédienne pouvait ambitionner, le rôle de Jeanne ne convenant nullement à ses aptitudes.

Quant à M. Achard, chargé du rôle de M. de Ryons, l'*Ami des femmes*, — ce personnage que toute la distinction, toute la mesure de M. Bressant en son beau temps auraient à peine suffi à faire accepter, — il le joue en égayeur de table d'hôte. C'est dire à quel point il le rend insupportable.

CINQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — Ce cirque a fait sa réouverture au milieu de son concours habituel d'individualités des clubs et d'élégances féminines.

Les honneurs de la soirée ont été pour le quadrille hippique de la *Fille Angot*, réglé avec beaucoup d'art, et qui offre toute une variété de costumes de merveilles et d'incroyables, où l'on reconnaît l'initiative pleine de goût de M. Franconi fils, une autorité en matière chevaline aussi appréciée à Londres, à Pétersbourg et à Vienne qu'à Paris.

Nous avons eu madame Angot dans les airs, puis à pied; la voici aujourd'hui à cheval, nous l'aurons demain sur les eaux. On annonce en effet, que le premier navire qui sera lancé à Cherbourg, porte ce nom d'heureux présage. Rien ne manquera donc désormais à la gloire de l'immortelle commère, pas plus qu'elle ne manque à nos plaisirs.

HOP-FROG.

L'ASPERGE AMIE DE L'HOMME

Fontenelle, qui vécut près de cent ans, était d'une santé délicate, et l'on sait qu'il eut l'art d'éviter toute sa vie les discussions et les désagréments qu'elles entraînent.

Sa devise était *Justesse et Justice*, et si nous l'adoptions tous, si nous en pratiquions l'esprit surtout, nous serions certainement très-près du bonheur. On lui demandait un jour comment il avait pu se faire tant d'amis et pas un ennemi.

— Par ces deux axiomes, répondit-il : « Tout est possible, et tout le monde a raison. »

Il adorait les asperges et les fraises, et disait que pendant leur saison il se portait mieux.

— Si j'avais été assez riche pour en manger toute l'année, disait-il, j'aurais vécu cent cinquante ans.

Nous sommes dans cette bienheureuse saison. On voit arriver les asperges par charretées à Paris. C'est un légume excellent et qui fait grand bien. Il y a des personnes qui ne les aiment pas; et je les plains; mais j'ai remarqué que ces infortunées appartiennent à ce qu'on appelle les classes privilégiées.

Les classes privilégiées ont sur leurs tables les asperges les plus belles et les plus chères, les asperges de 3 à 4 centimètres de diamètre, grosses comme le pouce d'un paysan, énormes. Voilà tout simplement pourquoi il n'est pas rare de trouver parmi elles des gens avouant n'avoir aucun goût pour ce légume.

L'asperge doit être d'une grosseur moyenne, 1 centimètre et demi, pas davantage; et ceux qui ne s'en contentent pas doivent payer leur vanité par le dégoût ou l'indifférence. Il faut, en outre, qu'elles soient parfaitement épluchées; si cette opération n'est pas bien faite, elles sont amères et conservent un goût de sauvageon qui contribue encore beaucoup à en dégoûter. Il y a des maisons où l'on ne se doute pas de ce que c'est qu'une asperge bien épluchée et cuite à point. Tout est là.

Fontenelle les préférait à la sauce. On connaît ses fameuses discussions avec son ami, l'abbé Dubos, qui ne les admettait qu'à l'huile. Quand ils dinaient ensemble, ils jouaient aux échecs à quelle sauce elles seraient servies. Faut-il raconter cette histoire bien connue? Oui, elle est toujours charmante.

Un jour, — c'étaient les premières de l'année, — grosse affaire; le hasard les avait réunis, et, au fond du cœur, ils regrettaient de ne s'être pas enfermés seuls pour les manger chacun à son goût; mais la partie s'engage. Elle est longue, vigoureusement disputée; il se serait agi du sort des empires, que leur attention n'eût pas été plus grande. La partie est nulle, pas moyen de la recommencer: ils n'ont pas le temps, les asperges attendraient; il est donc décidé que la cuisinière en servira la moitié à l'huile et l'autre moitié à la sauce.

La lutte a été si vive que l'abbé en est tout ému. Il faisait très-chaud, il est frappé d'apoplexie, il tombe; on accourt, on s'empresse, on le saigne. Fontenelle est au désespoir, l'abbé est mort.

Tout à coup Fontenelle se précipite vers la sonnette; la cuisinière accourt.

— Toutes les asperges à la sauce! s'écrie-t-il.

Ch. David.

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 421).

1. Robe de faille et mohair gris clair et gris foncé. Le tablier garni devant, de trois volants plissés bordés de faille gris clair; au-dessus de ces trois volants du bas, volant froncé à tête tuyautée bordé d'un biais de faille gris clair. Troisième garniture, composée d'un volant plissé et

le bouillonné de la manche. — Chapeau bébé à fond de soie avec apprêt de dentelle retombant derrière et guirlande de fleurs.

2. Robe de batiste écrue, le tablier plissé de haut en bas; six volants derrière alternés, l'un plissé, l'autre froncé brodé de laine marron et



TOILETTES DE PROMENADE

d'un bouillonné; trois larges plis formant quilles de chaque côté, traîne de mohair dentelée du bas et des côtés. Corsage de faille à basques plates sur gilet composé de plissés de mohair, col droit et collerette de dentelle à l'intérieur; manches plissés en biais, parements de faille et deux volants plissés et bordés dans le bas; patte boutonnée sur l'épaule retenant

dentelé, deux nœuds de faille marron de chaque côté. Corsage à gilet marron. Pèlerine brodée, dentelée, à collerette montante avec plissé posé sous le dentelé. — Chapeau de paille fine et souple à fond de gaze écrue, garni de velours noir et d'une touffe de roses à traîne, bandeau de feuillage en dessous. — Ombrelle Trianon assortie à la toilette.



Jules David

Levy imp. r. des Miroirs 116.

Ad. Goubaud & fils, Ed^{rs} Paris

J. Buchez

1144

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Modès de M^{me} Séguin, r. des Colonnnes, 1 - Lait Antéphélique de Candès et C^{ie}

Cinture Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Sables, 12

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

... de la tête vers le bas
... de la tête vers le bas
... de la tête vers le bas

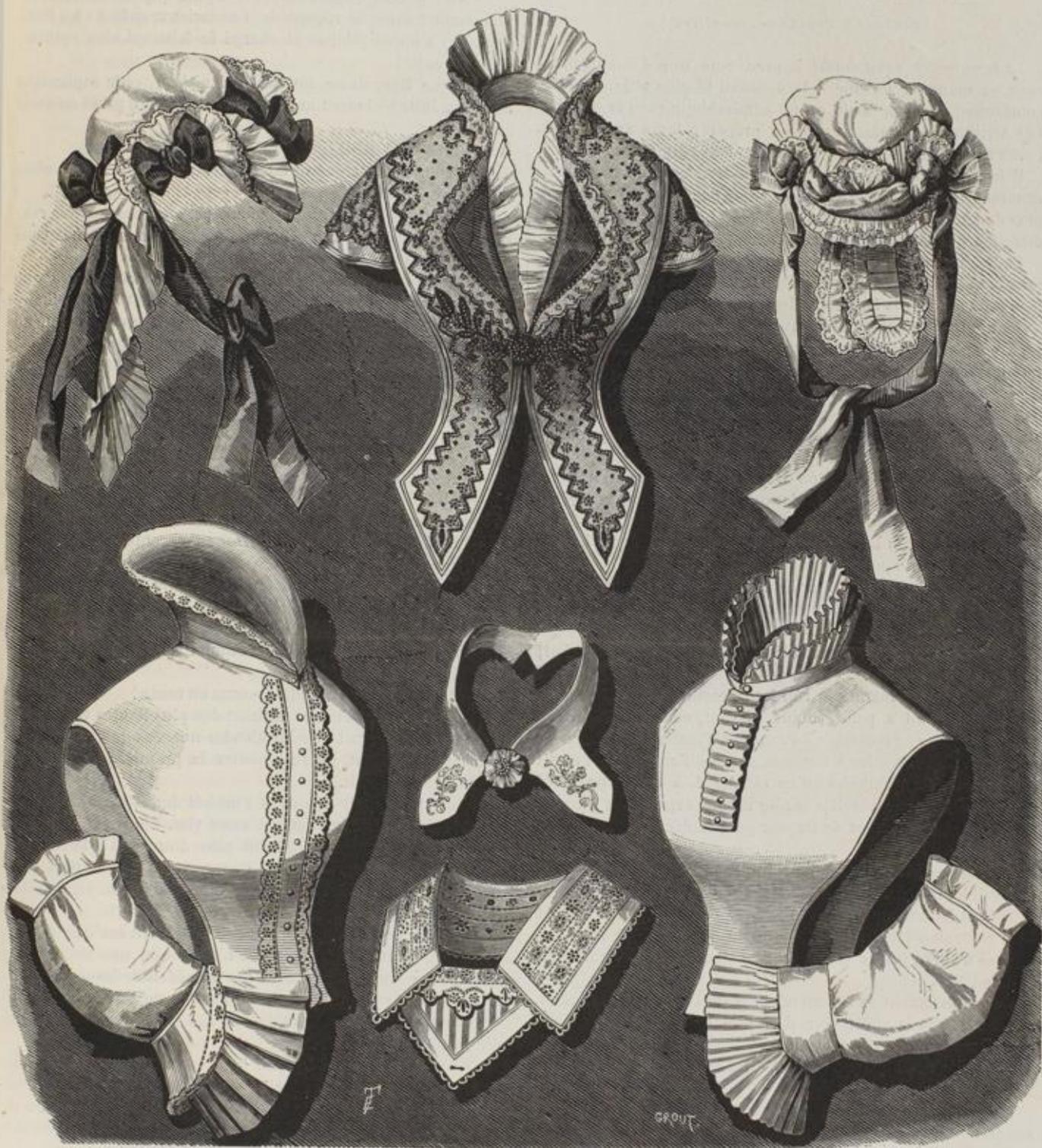


... en mousseline et dentelle et
... en mousseline et dentelle et
... en mousseline et dentelle et

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 425).

1. Gilet de faille bleu clair brodé de jais, revers bleu foncé garnis d'une dentelle noire ainsi que le tour du plissé du cou, jockeys ornés de dentelle perlée.

nœuds effilochés. — 4. Parure simple pour la campagne : col Henri IV à plastron garni de broderie anglaise ; manche assortie complétée par un large plissé.



MODÈLES DE LINGERIE

2. Bonnet du matin en mousseline et dentelle et garni de nœuds de ruban, brides de ruban.

3. Bonnet du matin de forme filet orné devant de dentelle, d'un plissé de mousseline, d'une torsade de ruban retenue de chaque côté par des

5. Colletette montante composée de doubles tuyautés ; manche assortie.

6. Col pour robe montante rabattu et à pointes brodées (en baliste).

7. Col de broderie anglaise simulant un décolleté sur le corsage.

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

La bête féroce avait donné la preuve de trop d'intelligence pour en manquer lorsque cela devenait le plus utile. Ou elle comprenait ce qu'on disait, ou un admirable instinct la servait. Les Africains en étaient encore à préparer leurs armes, que l'ours avait quitté le théâtre de ses exploits culinaires.

Il fuyait à toutes jambes; on pouvait s'en convaincre en écoutant les cris de colère qui accompagnaient sa course. Pour plus de sûreté, John crut devoir décharger son fusil dans la direction que l'animal semblait avoir prise.

Le bruit ne manqua pas d'éveiller Edgard et Bengali; ce qu'ils remarquèrent tout d'abord, au clair de la lune, fut la stupéfaction peinte sur la face noire des deux Mozambiques.

John entreprit de raconter l'aventure; malheureusement son récit ne pouvait passer que pour un mensonge ou une exagération ridicule.

— Un rôdeur de nuit fort laid, très-gros et barbu, couvert de couleurs sombres, à joué, je le veux bien, le rôle que vous attribuez follement à un ours. Quant au fameux rôti, permettez-moi, avant d'y croire, de l'avoir vu moi-même.

Edgard prononçait d'un ton ironique ces paroles. Il quittait en même temps les hautes branches qui lui avaient servi d'oreiller.

Une exclamation trahit de sa part une surprise égale à celle des deux Mozambiques.

Tom, impatient de vérifier, à la manière de son patron, saint Thomas, un fait réellement incroyable, avait gagné le foyer avec la précipitation d'une masse qui tombe.

Il revenait, tenant à deux mains la broche de bois. Il criait, d'un air de triomphe :

— Marcassin ! marcassin rôti ! marcassin !

L'animal, cuit à point, juteux, fumant, odorant, offrait aux yeux une fête et promettait à l'estomac d'ineffables délices.

On devait se rendre à l'évidence, mais l'ours, dans l'esprit du créole, n'était toujours qu'un vagabond, à qui la présence de quatre hommes perchés sur le même arbre avait trop tôt ou trop tard causé assez de frayeur pour le décider à tout abandonner.

En tout cas, l'à-propos tenait du prodige. Le dédaigner était impossible. On résolut d'en profiter sur-le-champ.

Tom et John mangeaient des yeux le rôti. Leur maître, armé d'un couteau à longue lame, commençait à découper l'animal, disposé d'abord sur de larges feuilles destinées à servir de plats et d'assiettes.

Un gémissement se fit entendre. Il venait du jeune Hindou, attaché depuis la veille (car il était bien plus de minuit) à la quatrième branche du gros arbre.

— Ah ! pauvre garçon ! allez, allez bien vite le rendre à la liberté !

Les deux noirs obéirent avec l'empressement de gens qui voudraient déjà être de retour.

Bengali, débarrassé de toute entrave, descendait avant eux. On comptait de sa part sur le plaisir que donne la perspective d'un bon repas après un long jeûne; quelle erreur !

A peine le fils de Neddy-Neddy était-il en bas, qu'un violent coup de pied envoyait rouler dans la poussière la bête rôtie et tout ce qu'elle contenait de fruits et d'oiseaux cuits dans leur jus et dans le sien.

Rien ne saurait exprimer la surprise, la fureur des Mozam-

biques, revenus trop tard pour empêcher cet acte incompréhensible.

Et leurs poings fermés, leurs dents grinçantes, leurs yeux flamboyants annonçaient au coupable un vilain quart d'heure. Edgard lui-même ne revenait pas de son étonnement.

— Ah ! je comprends, dit-il en voyant quel air de satisfaction brillait dans le regard de l'audacieux enfant : les liens dont on l'a impitoyablement chargé le faisaient bien souffrir, et il se venge !

Bien que Bengali ne fût ni sourd ni bête, cette explication de sa conduite réclamait une seconde avant qu'il parût en avoir saisi le sens.

— Oui ! oui ! fit-il, par un signe de tête énergique.

Mais pour un observateur attentif, ce n'était pas là le mobile qui l'avait fait agir.

Des menaces, Tom et John étaient près de passer à une correction sévère. Edgard eut besoin de toute son influence pour obtenir plus de modération de leur part.

— En somme, dit-il, ne regrettons pas outre mesure une chose qui ne nous appartenait pas. Qui sait si le rôdeur solitaire ne va pas revenir ? Son appétit nous en voudra moins pour un rôti assaisonné de poussière que pour un rôti volé.

Cette réflexion rappelait qu'en définitive tout n'était pas perdu. Tom n'était guère éloigné d'un accommodement avec les broussailles, dont les épines menaçaient quiconque irait à la recherche du marcassin flétri que se disputaient déjà mille insectes.

— Tom aurais-tu bien ce courage ?

— Eh ! fit le nègre, en frappant sur sa bedaine qui sonnait creux comme un tambour, fais, moi ! crrr !

— Et moi donc ! ajoutait l'autre, en accentuant ses paroles du même geste.

— Patience ! dit Edgard, quelque bonne pièce de gibier va nous récompenser tout à l'heure de la privation que nous sommes forcés d'endurer en ce moment.

Puis, voyant Bengali prêt à continuer son emploi de conducteur :

— Allons ! dit-il, remettons-nous en route !

Une certaine pâleur au sommet des plus hautes végétations de la forêt annonçait que les blondes nuances de l'aube orientale ne tarderaient guère à porter la première atteinte aux obscurités de la nuit.

Autant par devoir que dans l'intérêt de ses membres endoloris, le jeune Indien avançait assez vite. L'instinct, ou plutôt une intelligence rare, équivalait plus d'une fois à la connaissance des lieux qu'il fallait traverser, et où le pied d'un homme, indigène ou étranger, ne s'était peut-être jamais égaré.

La lisière de la forêt se découpait justement sur des terrains élevés en manière de collines. L'instant où nos voyageurs y arrivaient coïncidait avec ceux qui précèdent le lever du soleil.

On avait devant soi de vastes plaines dont les ondulations encore mal définies ressemblaient, dans la pénombre, à celles d'un océan pétrifié.

Comment exprimer ce que l'on éprouve dans ces régions splendides, lorsque aux ténèbres chassées par l'aube et l'aurore succède, avec une lenteur majestueuse, l'éblouissant globe de feu dont l'ascension quotidienne est un des plus saisissants témoignages de la toute-puissance du Créateur ?

Graduellement apparaissaient mille détails imprévus. Ils donnaient à l'immense paysage une valeur, un aspect bien supérieurs à tout ce que peut rêver l'imagination la plus fertile.

Mais Edgard Davidson avait trop de pensées tristes dans l'âme pour accorder autre chose qu'une attention secondaire à tout ce qui ne se rapportait pas directement au succès de son entreprise.

La petite caravane cheminait avec courage; mais le courage ne saurait tenir tout à fait lieu de forces, et la faim commençait à se faire cruellement sentir.

Un hasard providentiel devait pourvoir à cet embarras.

Bengali, toujours en avant, heurta du pied un sac échappé, sans doute, aux gens qui formaient l'arrière-garde et qui, pour obéir à Saïd-Yama, devaient doubler de vitesse, au moment où le chef se séparait de sa troupe.

Il y avait au fond du sac des bananes, des agapès (crêpes de farine de riz) et du chanard (liqueur de palmier fermentée) dans une petite cruche de terre. C'était peu; mais comparés à rien, ces mets rustiques acquéraient un prix inestimable.

On se les partagea en parties égales.

Une heure de marche encore et l'on arrivait aux ruines d'une pagode.

L'antique monument religieux s'élevait au milieu d'un bouquet de palmiers, sorte d'oasis dans les plaines déjà brûlantes sous les rayons d'un soleil qui n'était cependant qu'au début de sa course journalière.

Le créole et ses noirs voulaient se reposer un peu sous cet ombrage. L'Hindou paraissait infatigable.

Étonné d'un besoin de repos qu'il ne ressentait pas, il protesta à sa manière; il gravissait la masse de matériaux accumulés à une hauteur qui permettait d'embrasser un horizon beaucoup plus vaste qu'auparavant.

A peine arrivait-il, qu'une exclamation de sa part obligea ceux d'en bas à lever les yeux. Il parut le regretter. Cela donna des soupçons à Edgard qui fut bientôt au sommet de l'édifice.

Un cri joyeux lui échappa. Il venait d'apercevoir les barques dont les petites voiles tranchaient comme des nuages sous un rayon du soleil. Un pressentiment lui disait :

— C'est ton ami ! C'est ta sœur qu'on emmène !

— Enfin ! nous allons donc pouvoir attaquer et vaincre, je l'espère, les infâmes brigands !

Et déjà, prompt comme la pensée et le cœur enflammé d'une généreuse audace, il descendait, en appelant ses dévoués serviteurs, quand il se sentit retenu par le bras.

En même temps, le fils de Neddy-Neddy montrait un autre point moins éloigné que les bords du Hougly.

Le créole regarda. Un second cri d'horrible frayeur fit promptement accourir les deux Mozambiques.

Alors s'offrit à tous les regards une chose véritablement faite pour glacer le sang dans les veines : White, la jument blanche de miss Davidson, courant à toute vitesse, poursuivie par deux tigres énormes.

Elle filait comme le vent. On la voyait franchir buissons, ravins et rochers avec la légèreté d'une gazelle.

Malheureusement, elle avait affaire aux bêtes les plus cruelles, comme les plus acharnées. Le terrain qu'elle gagnait à pas précipités était en même temps dévoré par des bonds prodigieux. Sans une avance considérable, elle eût déjà cessé de vivre. Chaque instant diminuait cette avance; encore quelques minutes et c'en était fait du pauvre animal.

— White !

Ce nom sortait de la bouche du frère de miss Henriette. Il retentit avec la sonorité particulière aux grands espaces découverts. La jument l'entendit-elle ? C'était à le croire. Elle redressa ses oreilles. Un hennissement sortit de ses naseaux enflammés. Un nouvel effort augmentait la distance. Elle se dirigeait vers la pagode, où se tenaient Edgard et ses gens.

— Courage!... courage!... pauvre White!... Quand tes ennemis arriveront à portée de nos fusils, nous saurons les atteindre, et tu seras sauvée !

Hélas ! les tigres aussi avaient compris qu'une assistance inespérée allait bientôt leur disputer la victoire. Ils tenaient à

leur proie; et ce que la jument blanche accomplissait par esprit de conservation, ils le faisaient, eux, par convoitise.

John et Tom tenaient leurs fusils tout prêts. L'apparition des bêtes fauves avait le privilège de les faire trembler comme en hiver; mais comme le péril n'était encore ni fort proche ni personnel, il ne s'opposait pas à une certaine velléité de bravoure de leur part.

— Attendez ! conseillait du geste Bengali aux trois chasseurs.

— Epaulons ! mais ne tirez qu'après moi, dit le jeune créole; vos coups de feu effrayeraient White en pure perte; les balles ne sauraient efficacement aller jusque-là.

L'Indien ne vivait depuis un moment que par les yeux. Le même instinct captivait Edgard et sa suite.

XV

Du haut d'une pagode.

On ne pouvait sans frémir assister à un assaut de vitesse dont l'existence de la jument était l'enjeu. Edgard se demandait tout haut :

— Comment protéger White, au cas où elle arriverait jusqu'ici saine et sauve, avant que nous ayons pu foudroyer ses ennemis ?

Le paria, pour toute réponse, désigna du doigt une partie des ruines où la jument, une fois entrée, pouvait être enfermée, au moyen d'une porte encore solide.

Un tel espoir augmentait l'impatience.

Un millier de pas, à présent, séparaient à peine le noble animal de son but. Une déviation que motivait un escarpement trop roide le montrait de profil, haletant, inondé de sueur et d'écume, la crinière droite, les yeux sortis de leur orbite.

Mais White reprenait bien vite la ligne directe. Elle arrivait de face.

— Courage ! courage !

Hélas ! en même temps, un des tigres, pour qui la butte rocheuse ne constituait pas un obstacle sérieux, coupait court, et d'un bond énorme s'élançait au-devant d'elle.

Une clameur déchirante partit à la fois de toutes les poitrines. La bête sauvage s'était cramponnée à pleines griffes aux flancs de la jument blanche; celle-ci, folle de terreur, continuait de courir !

Elle avait jeté un cri terrible.

Un degré d'énergie extraordinaire l'animait. A tout prix, elle voulait se débarrasser d'un fardeau qui lui causait encore moins de souffrance que d'horreur.

— Tirez ! tirez donc !

L'imminence d'une mort certaine pour la jument autorisait les Mozambiques à donner vivement cet ordre à leur maître.

— Eh ! le puis-je ? s'écriait celui-ci, avec les accents d'un véritable chagrin.

L'animal présentait aux gens de la pagode le côté opposé à celui contre lequel se tenait suspendu son implacable adversaire. On n'apercevait du tigre qu'une patte et la tête appliquée, avec les apparences d'une étroite caresse, à la partie antérieure du poitrail de la victime dont la bête fauve savourait d'avance le plaisir de boire le sang à longs traits.

Arrivait la femelle. Moins agile que le mâle, elle avait dû faire le même détour que la jument. Elle aussi se disposait à prendre part au régal.

Edgard, frissonnant, en présence de cette scène, restait immobile; on l'entendait murmurer d'une voix gémissante :

— Poor White ! Poor White ! (Pauvre Blanche ! pauvre Blanche !)

Alors, le jeune Hindou ne résista plus à une tentation qu'il avait peine à réprimer depuis quelques instants. Saisir le fusil

du jeune créole, en essayer la batterie et mettre en joue fut pour lui l'affaire d'une seconde.

Il visa longtemps et avec un soin minutieux.

— Il va tuer White !

Et les deux noirs voulaient l'empêcher de tirer.

Le coup partit. Le premier tigre tomba roide mort. La balle, sans seulement effleurer la peau de la jument, avait brisé le crâne de la bête féroce.

— Ah ! s'écrièrent avec admiration les témoins d'une preuve d'adresse peu commune.

La femelle s'était arrêtée, afin de constater un trépas dont elle ne concevait guère la cause. White en profita pour entrer dans la pagode.

Elle se trouvait en sûreté, mais les hommes ne l'étaient guère.

La seconde bête sauvage avait entendu le cri joyeux qui célébrait le succès de Bengali. Ce fut contre la pagode que se tourna sa fureur. Gravier l'espèce d'escalier formé par les éboulements était la moindre des choses, mais le nombre des ennemis devait lui donner à réfléchir.

Tom et John, grelottant de peur, suivaient d'un œil hagard les mouvements d'un animal chez qui la force n'est surpassée que par la férocité.

Edgard Davidson dit au jeune paria :

— Tu as été trop adroit une première fois pour ne pas l'être encore. Mon fusil est rechargé ; ceux de mes serviteurs sont à ta disposition ; de même nos pistolets. Nous engages-tu à tirer tous ensemble, ou préfères-tu profiter seul de toutes nos armes ?

Le créole ne reçut pas immédiatement de réponse. Bengali oubliait jusqu'au danger commun pour ne rien perdre des phases d'un singulier phénomène.

Un tronc d'arbre, qu'il savait parfaitement n'avoir point été là tout d'abord, venait d'apparaître à environ deux cents pas de la pagode. Il était couché dans l'herbe. Il se trahissait surtout par une ombre qui, à cette heure matinale, s'étendait précisément entre lui et le vieux temple hindou.

Sans cette circonstance, il demeurerait à peu près invisible, grâce aux nuances ternes qu'il devait à une mort déjà ancienne ; mais une fois remarqué, on ne pouvait guère le quitter des yeux.

A peine un léger vent aidait-il à supporter une atmosphère brûlante ; à plus forte raison ne soulevait-il aucun nuage de poussière, ne causait-il ni la secousse, ni le déplacement d'aucun objet ; et, cependant, la pièce de bois, plus longue et plus grosse qu'un homme, ne cessait de rouler sur elle-même !

Une sorte d'intelligence avait l'air de présider à cette marche surprenante. L'action se produisait lentement sur les éminences qui la mettaient en relief. En revanche, les endroits situés en contre-bas ou que masquaient à moitié quelques broussailles, étaient parcourus avec autant de vitesse que si un homme, debout, avait poussé du pied l'arbre en avant.

Edgard allait renouveler sa question, lorsqu'un coup de feu retentit.

Tom, voyant approcher le tigre, avait cru bien faire. La bête fauve bondit sur elle-même en rugissant. Meux aurait valu qu'elle ne fût pas atteinte que blessée. Une déchirure à la cuisse devait exciter encore sa fureur.

— Malheureux ! qu'as-tu fait ?

La bête féroce, penchée en avant, la gueule grimaçante, les griffes déployées et la queue immobile, indice menaçant, avait sans doute choisi sa première victime. Elle s'élançait, et chacun n'avait plus qu'à recommander son âme à Dieu.

Un brusque mouvement la rejeta tout à coup à dix pas en arrière. Cela venait du mystérieux tronc d'arbre. Il avait roulé jusqu'au pied de l'édifice. Un choc inattendu, inexplicable et dès lors effrayant, retardait le fatal dénouement de cet épisode.

— Qui a détaché ce madrier des ruines ? demanda Edgard, qui remarquait ce tronc pour la première fois.

— Moi ! répondit un signe du paria, placé par hasard de façon que, tout en ne le comprenant guère, on ne pouvait absolument nier de sa part une action qui, en bonne logique, avait bien son auteur.

Le répit obtenu ainsi se prolongeait par une raison qui n'était pas faite pour diminuer l'inquiétude et l'impatience.

Deux jeunes tigres venaient retrouver leur mère. Ils tetaient encore et ne s'en privèrent point.

— Tire ! ordonnait le créole anglo-indien, tire ! ou je vais tirer moi-même !

Bengali secouait la tête, en désignant le palmier derrière lequel se tenait à l'écart le groupe fauve. On s'était d'ailleurs aperçu que chaque mouvement pour ajuster le fusil sur l'épaule provoquait un rugissement terrible.

Le soin de sa progéniture, la peur de l'exposer aux dangers d'une attaque, modérait évidemment l'ardeur de la tigresse. On concevait, dès lors, combien s'en prendre aux petits monstres devait avoir pour conséquence une exaspération aveugle, impitoyable.

Cependant, aidé de ses jeunes tigres, la mère organisait en quelque sorte le siège de la pagode.

Les tigres, accroupis comme des chiens de faïence, à l'abri des palmiers, bâillaient à se démancher la mâchoire. Pendant ce temps, leur mère rôdait autour des murailles décrépites, dont la hauteur ne lui permettait pas de tenter l'escalade, blessée comme elle était.

Les heures s'écoulaient dans une situation que tout se réunissait pour rendre insupportable. On avait chaud, on avait soif, on avait faim ; on avait surtout l'inexprimable douleur d'assister à la marche lente mais continue des bateaux qui emportaient miss Davidson et Gustave Gérard.

Le fond du sac trouvé le matin sur la lisière du bois offrait des débris de bananes et quelques grains de riz. Tom et John se les partagèrent, non sans les avoir présentés d'abord à leur jeune maître. Edgard n'en voulut pas. Il se sentait indigne de vivre en face des malheurs dont il s'accusait.

Bientôt le désespoir du jeune créole se traduisit en violents reproches accompagnés de menaces.

— Comment ! disait-il au frère de Saïd-Yama, le soleil que nous avons vu se lever de cette place nous y laisserait en disparaissant ? Une heure de jour nous reste, il faut qu'elle nous serve ! Mourir pour mourir, je préfère que ce soit en essayant de tenir mon serment.

— Si j'étais seul, j'aurais déjà laissé ma vie ou pris celle des bêtes fauves dont la présence devient une insulte pour notre courage. A cause de ces braves gens, je redoute ma maladresse. Tu ne peux fournir cette excuse, Bengali, je te somme de demander à la mort de ces animaux un salut que je ne t'accorde encore que pendant dix minutes qu'à cette condition.

En parlant ainsi, Edgard tirait un pistolet de sa ceinture et l'élevait à la hauteur du front du jeune Hindou. Celui-ci se contenta de sourire.

— Ah ! je sais bien que si tu refuses le crime que j'aurai commis ne nous avancera guère... il sera, du moins, le juste châtiement d'un misérable qui avait tout à faire pour effacer tout ce qu'il y a d'étrangement ténébreux dans sa conduite à l'égard de ma pauvre Henriette. Ah ! ma sœur ! toi-même, si bonne, si indulgente, combien ton favori perdrait de ton estime si tu pouvais le voir indifférent à ton horrible sort !

Toute allusion à une personne qui avait tant de droits à sa reconnaissance ne trouvait jamais le fils de Neddy-Neddy complètement insensible. C'était le défaut de la cuirasse, par lequel un regret, au moins, allait troubler sa conscience.

Au sourire équivoque succédait, alors, une expression voisine

de la tristesse, et l'éclat des yeux ressemblait à celui qui annonce des larmes.

L'apparente mauvaise volonté de Bengali fit subitement place à des intentions plus louables.

Saisissant une arme inutile entre les mains de John, hébété d'épouvante, il mit en joue la bête féroce; mais soit que l'émotion troublât encore sa vue, soit que le chant d'un oiseau-cloche auprès de la pagode l'eût fait trop vivement tressaillir, le second coup ne fut pas heureux comme celui qui avait délivré la jument blanche.

La tigresse poussa cependant un rugissement affreux. Elle avait une patte brisée. A sa voix, les jeunes accoururent. Edgard n'hésita pas à décharger son fusil. Le hasard plutôt qu'une véritable habileté le favorisa. Un petit roula dans la poussière. Il ne se releva plus.

Alors, ce qui, du reste, était prévu ne manqua pas d'arriver. La tigresse, réduite à courir sur trois pattes, et qui conservait celles de derrière intactes, voyant couler du sang devint folle de rage.

Se dressant tout debout, elle parvint, en bondissant, jusqu'à un palmier qu'elle gravit encore assez lestement pour que l'effroi général fut à son comble.

Du haut de l'arbre qui, en s'inclinant, abrégait la distance, l'animal sauvage espérait tomber sur ses ennemis.

Mais le palmier, trop chargé, se brisa.

Il est vrai que le résultat était le même. Au prix de fortes contusions, la tigresse avait escaladé la muraille qui défendait la pagode.

Il n'y avait plus à reculer. Vaincre ou mourir devenait la devise de tout le monde.

Edgard, cédant à un mouvement héroïque, moins rare qu'on ne pense dans les cas désespérés, occupait la plus dangereuse place.

— Tom ! John ! prenez garde à vous. Restez derrière moi !

Mais un retour sur eux-mêmes s'opérait par des raisons identiques chez les deux Africains.

— Maître, mourir pour nous ? Oh ! jamais ! jamais !

Et, prompts comme la pensée, ils se précipitaient au-devant de la bête féroce.

Alors se réveillèrent dans toute leur puissance la vigueur et l'audace dont une vie apathique tendait chaque jour à dépouiller des hommes littéralement taillés en hercules. John et Tom, la poitrine effacée, les jarrets tendus, la tête haute, les coudes en arrière et les poings en avant, avaient l'air de statues de bronze.

Partagée entre deux attractions égales, on voyait la tigresse indécise.

Beaucoup de sang sortait de sa blessure, et la rudesse de sa chute l'affaiblissait encore.

Le jeune créole mettant à profit cet instant rapide pour lâcher à la fois et presque à bout portant deux coups de pistolets, il fit voler en éclats la cervelle du tigre.

— Hourra !

L'exclamation du créole eut un écho de la part de ses serviteurs.

(La suite au prochain numéro.) Alfred SÉGUIN.

FAUTE DE TENUE

L'histoire de ce vieux peintre qui vient de se suicider est navrante et terrible.

Tassaert avait eu ses heures de talent et de célébrité; on s'était arrêté devant ses tableaux, on lui avait donné des mé-

dailles d'or, il pouvait prétendre à la croix; mais la vieillesse est venue et avec elle tout le cortège hideux des maladies et de la misère, et celui qui aurait pu, comme tant d'autres, jouir d'un canonicat à l'Académie, s'est asphyxié dans un taudis du quartier de Montrouge.

Il manquait de tenue, dira-t-on, et c'est pour cela qu'il n'a pas eu sa part de tous les gâteaux administratifs.

Ah! la tenue, voilà le grand mot, l'un des talismans sans lesquels on ne peut rien être ni rien obtenir dans la vie civilisée!

Que voulez-vous faire et devenir quand vous n'avez pas de tenue? Les garçons de bureau vous rudoient et vous ferment toutes les portes; les chiens eux-mêmes aboient après vous!

Alors que Jeanron était directeur des musées nationaux, il entend un tapage d'éclats de voix dans l'escalier sur lequel ouvrait son cabinet au Louvre.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il en allant voir.

Un homme monte aussitôt les degrés; c'est le suisse, qui lui dit à voix basse:

— Monsieur le directeur, c'est un homme qui demande après vous et je lui ai dit que vous n'y étiez pas.

— Pourquoi lui avez-vous dit que je n'y suis pas quand j'y suis?

— Parce qu'il est déjà venu plusieurs fois, et qu'il vous ennuierait.

— Qu'en savez-vous? Faites-le monter.

Jeanron rentre dans son cabinet, et, quelques minutes après, il a devant lui un vieillard déguenillé, aux habits rapiécés, un chapeau impossible, du linge absent sans doute, car sa redingote était croisée avec soin, et l'on portait encore alors, en 1850, ces grosses cravates qui cachaient tant de choses, et dont la mode, disait-on, avait été inventée par le docteur Véron.

Il pouvait bien avoir soixante ans, si ce n'est plus; tel du moins il parut à Jeanron, et son attitude était humble et timide, ses yeux mal assurés; il avait enfin cette réserve effarée du lutteur à bout de forces et que l'adversité a vaincu.

— Que désirez-vous, monsieur? lui demanda Jeanron avec cette bonne grosse voix et en le regardant de ses bons grands yeux qui, aujourd'hui, sont ombragés de blanc.

— Je voudrais, je voudrais... vous montrer quelques dessins, quelques esquisses, — et il fit mine d'ouvrir un carton qu'il avait sous le bras.

Jeanron crut avoir à faire à un marchand, un de ces brocanteurs qui se fauflent partout, et essaya de l'éconduire; mais l'autre lui mit sous les yeux une esquisse.

— Ah! mais c'est très-beau, cela! s'écria l'auteur de *Port abandonné d'Ambleteuse*, qui est au Luxembourg.

— Est-ce que vous ne pourriez pas?... J'ai besoin d'argent, les temps sont si durs!

— Non, je n'ai pas de fonds, le gouvernement...

— Oh! ce n'est pas cela; mais si vous pouviez me faire avoir... du travail.

— Quel genre de travail?

— Une commande.

— Vous êtes donc peintre?

— C'est moi qui ai fait le tableau dont vous avez l'esquisse sous les yeux.

— Ah! non, par exemple, je connais ce tableau-là, et celui qui l'a fait est un nommé Tassaert.

— Eh bien! monsieur, le nommé Tassaert, c'est moi.

— Comment, c'est vous qui avez fait ce tableau? Mais il est très-beau, très-beau!

— Eh bien! monsieur, je vous en prie, vous le voyez, je suis malheureux, faites-moi avoir une commande.

— Eh ! c'est que cela n'est pas mon affaire ; ce n'est pas moi qui donne les commandes, adressez-vous...

— On m'a refusé et je vous le jure, si je n'obtiens rien, je n'ai plus... je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau !

Jeanron fut ému ; lui aussi avait connu les douleurs du désespoir. Il prit la main du vieil artiste et la secoua avec force.

— Du courage ! lui dit-il, attendez deux ou trois jours, et vous aurez quelque chose, je vous le promets.

Jeanron fit faire une enquête à l'instant même. Son secrétaire se rendit dans la maison où habitait Tassaert. Son atelier était au rez-de-chaussée ; c'était une espèce d'écurie grande comme la main ; il couchait dans un coin sur une paille et il y avait un petit poêle de fonte sur lequel, quand il y avait de quoi l'allumer, le pauvre artiste faisait sa cuisine. Le portier était même sur le point de l'expulser, par ordre du propriétaire, parce qu'il ne payait pas le loyer de ce taudis ; et cela lui faisait de la peine, car il aimait ce vieux bonhomme, qui, pour vivre, peignait des enseignes de savetier et de charcutier.

Et il n'y en avait pas tous les jours, pour cet artiste qui déjà avait été médaillé en 1838 et avait obtenu la première classe en 1849.

Jeanron alla trouver le ministre ; c'était alors, je crois, M. Dufaure. Le ministre ne pouvait accorder la commande, il n'avait pas d'argent pour l'art, la France avait besoin de toutes ses ressources, etc.

— Alors, dit Jeanron, comme je suis d'avis qu'un directeur de musées doit parfois servir à quelque chose, si je ne puis donner de pain à ce pauvre homme, je donne ma démission.

— Votre démission ! s'écria le ministre, peu habitué à voir un motif généreux derrière une action de cette nature.

— Oui, monsieur le ministre, Tassaert a beaucoup de talent ; il n'y a pas tant d'artistes sérieux dans notre pays, et si vous devez laisser mourir celui-là dans son coin...

— C'est bien ; il aura sa commande.

On donna à Tassaert un secours pour le sortir de l'affreuse misère dans laquelle il croupissait, et son tableau lui fut payé, je crois, 2000 francs. C'est la *Famille malheureuse*, qui est au Luxembourg ; c'est une mère et sa fille sur le point de s'asphyxier ; une fort belle page, et qui devait, hélas ! dicter à l'artiste la manière dont il devrait plus tard sortir lui-même de la vie.

Si Jeanron ne s'était pas trouvé là, il y a plus de vingt ans ; si le cœur chaud de cet artiste ne s'était pas ouvert, Tassaert se serait suicidé en sortant de son cabinet. L'âge et la misère ont vaincu cet athlète taillé pour la lutte.

Théophile Gautier, qu'on retrouve toujours dans les grandes questions d'art, professait pour le talent de Tassaert « une estime singulière ».

L. L.

REVUE DES MAGASINS

Le succès de la *Ceinture Régente* et de la *Tournure Du Barry* de mesdames de VERTUS sœurs ne saurait être contesté. Grâce à la perfection de leur forme, elles donnent un charme exquis à la désinvolture féminine.

Pas une élégante ne se croirait habillée au goût du jour sans ces deux objets intimes, d'où dépendent l'élégance de la taille et de la tournure. La *Ceinture Régente*, modifiée selon la mode, c'est-à-dire plus longue qu'autrefois, constitue pour nous l'idéal de la perfection.

Elle soutient la taille sans l'opprimer, avantage les femmes par trop minces et amincit les autres. Inutile d'essayer la *Ceinture Régente*, les mesures, une fois prises ou envoyées, suffisent pour sa confection irréprochable. C'est à la perfection de sa coupe qu'il faut attribuer cet avantage précieux pour les personnes qui habitent loin de Paris. Cette ceinture qui se fait en soie, moire, satin ou fin coutil, est toujours ornementée avec goût et coquetterie.

La *Tournure Du Barry* passe à juste titre pour le modèle du genre. C'est rue Auber, 12, dans le plus beau quartier de Paris, que se trouvent ces deux créations de mesdames de Vertus sœurs.

— Nous parlions dernièrement à nos lectrices d'un établissement de crédit unique en son genre, et qui permet à l'artisan de se vêtir et de se meubler convenablement, grâce à de grandes facilités de paiement. C'est à la maison CAPEIN aîné, de Vidouville, que l'on est redevable de cette heureuse innovation ; que d'employés, même très-bien payés, ne peuvent disposer de grosses sommes à un moment donné, ils prélèvent facilement une somme mensuelle et ne pourraient exécuter un gros paiement tout d'un coup. La maison Crépin aîné subvient à tous ces inconvénients en livrant ses marchandises quelles qu'elles soient, payables la moitié comptant et le reste en six mois. Cet établissement, fondé sur des bases solides, la Providence des prolétaires, n'a pas cessé de fonctionner pendant les deux sièges de Paris, au moment où toutes les maisons concurrentes et les caisses publiques étaient fermées.

Cela prouve suffisamment qu'une administration qui a su résister à tant de violentes secousses doit inspirer une confiance inébranlable. On est sûr de retrouver son épargne, n'est-ce pas tout le secret de la sagesse. On peut tout se procurer avec le concours de la maison Crépin, des bons spéciaux donnent accès dans plus de 250 magasins indiqués sur le catalogue de la maison.

Toilettes simples ou élégantes, mobiliers modestes ou riches, machines à coudre, batteries de cuisine, faïences et porcelaines, bref, toutes les choses utiles à la vie peuvent être achetées par ce procédé ingénieux que nous venons d'indiquer.

S'adresser boulevard Ornano 11, 13 et 15.

SPÉCIALITÉS

C'est à la *crème Simon* et à la *poudre Figaro*, qu'il faut donner la préférence s'il s'agit de l'entretien et de la conservation du teint. Dans ces deux préparations se trouve le secret de l'éternelle jeunesse. La *crème Simon*, à base de glycérine, adoucit la peau et lui donne une idéale transparence, tandis que la *poudre Figaro* veloute la peau du visage et la blanchit.

Cette poudre invisible, parfumée d'agréables senteurs, efface les moindres traces de fatigues et de larmes, et conserve à la beauté toute la fraîcheur des jeunes années. Ces deux puissants cosmétiques, dont nous conseillons l'emploi à nos lectrices, viennent de faire une brillante apparition dans l'industrie moderne. Il suffit d'en faire l'application chaque jour pour faire disparaître, comme par enchantement, les plus petites altérations du visage, telles que rougeurs et rugosités causées par les intempéries des saisons. Avant de partir pour la campagne, les nobles châtelaines doivent faire provision de ces deux produits, qui se complètent si bien et que l'on peut employer simultanément, elles n'ont qu'à s'adresser à la *Tour de Nestlé*, boulevard des Italiens 3, et chez les principaux parfumeurs et pharmaciens.

— Il est un produit merveilleux pour l'entretien et la conservation de la chevelure, qui mérite une attention toute spéciale ; c'est l'*huile de Macassar*, employée avec succès depuis de longues années.

L'*huile de Macassar* possède toutes les qualités hygiéniques les plus précieuses.

Elle convient à l'enfance en ce qu'elle pénètre dans les pores de la tête, nourrit les cheveux et accélère leur croissance ; elle nettoie la tête et supprime ainsi l'emploi du peigne fin. Son effet bienfaisant se fait sentir aussi sur la barbe qu'elle rend souple et brillante. Un emploi constant de l'*huile de Macassar* préserve des cheveux blancs et de la calvitie ; nous ne saurions trop la conseiller pour les bains de mer, qui ont le tort de dessécher la chevelure, ainsi que les exercices violents.

Elle est aussi indispensable pour les changements de climat, qu'elle permet de supporter impunément.

Pour éviter de confondre l'*huile de Macassar* véritable avec les contrefaçons, il s'agit de remarquer que le flacon réel est à bouchon de verre, tandis que les autres sont à bouchons ordinaires.

L'*huile de Macassar* se trouve en gros chez madame Veuve LAMAR, rue Saint-Denis 151, et en détail, chez tous les parfumeurs et pharmaciens.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT *, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.